

Hôpital Circus ou Gymnastiques burlesques

« Étonner, c'est pour le poète la finalité ; qui ne sait pas étonner, mérite le fouet. » Cavalier Marin

Guillaume Martial s'apparente à un éternel rêveur éveillé installé à la verticalité du monde, une silhouette « prototype », effilée, où le trait domine, qui scrute l'horizon telle une vigie portant moustache, mais également une allure éolienne qui n'est pas sans rappeler celle de Monsieur Hulot, une filiation étroite et sincère mais tout en retenue. Trois points de suspension à lui tout seul, dont le geste ultime consisterait à les assembler pour n'en faire plus qu'un assorti d'une barre verticale. Faire raccord, passer ainsi en un temps record de l'apesanteur à l'exclamation. Plus qu'une ponctuation, la revendication d'une parentèle libérée de ses parenthèses. À l'égal d'un Harry Langdon, cousin d'équilibre par alliance, l'artiste est bien un apologiste de l'intervention à déclenchement différé, un virtuose du geste arrêté, quand il ne s'agit pas de son propre corps présenté en suspension le temps d'une épreuve photographique intitulée sobrement Lévitacion.

Le quotidien de Guillaume Martial se nourrit certes d'expressivité physique et de jeu corporel, mais tout autant d'apesanteur comique reconstituée à partir des prélèvements du réel puis recrée dans le prisme d'une poésie burlesque associée à l'univers du cirque d'antan, plus particulièrement, celui de la troupe Ullman, compagnon de voyage inattendu de sa résidence montponnaise au centre hospitalier Vauclaire. Alchimiste de la piste et de ses alcôves, l'artiste se plaît ainsi à réinjecter dans son dispositif scénographique l'empreinte du spectacle circassien dans sa facture la plus noble, délestée de son versant spectaculaire, confrontant cette dernière aux ressorts du cinéma de la préhistoire et des boîtes à malice que sont la Camera Obscura et le Praxinoscope. Un panneau « Entrée des artistes » en lettres d'or sur fond bleu invite le public à franchir le seuil matérialisé par le velours d'un rideau de scène ; à l'intérieur du Grand Cloître, la théâtralité s'affiche et infuse discrètement : deux guirlandes d'ampoules - vestiges d'un petit bal perdu - éclairent autant qu'elles décorent les lieux, deux étoiles rouge pompier se dessinent sur un sol balayé par une fumée qui met en scène l'artificialité revendiquée des univers convoqués, enfin, sur les murs l'alternance chromatique du rouge et du blanc séduit la pupille et conduit le regard vers une série d'impressions pigmentaires sobrement titrée Chapiteau. L'ensemble donne à voir le bâtiment conventuel et le restaurant du personnel couronnés pour ne pas dire chapeautés d'une impressionnante toile bicolore les transformant en chapiteaux de voyage immobile. Pour accompagner la déambulation, l'artiste a élaboré une

bande sonore à multiples épaisseurs ou s'additionnent les voix, les timbres, les cris des résidents, où s'enchevêtrent les bruits atmosphériques mais aussi celui plus caractéristique d'une toupie de poche appartenant à un patient, sans oublier la musique tonique et enfantine du cirque Ullman, objet ludique et sentimental qui parle au cœur.

De ses années d'apprentissage, Guillaume Martial garde le souvenir de son expérience de patineur, corps encore adolescent, mais déjà lancé à la conquête de l'équilibre et, a fortiori, de l'expérimentation physique et sensorielle d'un espace. À l'image des figures totémiques qui peuplent son panthéon cinématographique (de Buster Keaton à Pierre Étaix sans exclure les Marx Brothers et Peter Sellers), c'est bien d'un défi lancé à l'horizontalité du monde et de son point de fuite cartésien dont il sera question désormais. Non pas une perspective centrale perçue comme l'unique accès à l'œuvre, mais bien une multitude de foyers obliques qui balayent l'espace et facilitent l'irruption de l'inattendu à l'image de la composition Salle des fêtes.

On y observe au repos un personnage solitaire assis en retrait du monde et du juste milieu symbolisé par les portes battantes, une figure en méditation, géométriquement excentrée à l'arrière-plan, exilée sur la gauche du cadre. Et que les premiers assauts du gag en gestation rendront bientôt à sa bipédie burlesque. L'artiste affiche de toute évidence une précision d'horloger dans la préparation de ses tours de passe passe et leur exécution parfois capitale comme nous le restitue le parcours de sa propre tête tranchée dans *Gravitation*, réalisation qui n'est pas sans évoquer l'illusionnisme poétique et facétieux de Georges Méliès et de son célèbre métrage : *L'Homme à la tête de caoutchouc*. « Le burlesque est l'expression dramatique du terrorisme des choses » nous explique Michel Arnaud, nul doute que pour Guillaume Martial c'est bel et bien la mécanique des objets, la boucle, obsédante, la répétition incessante et paranoïaque de la rotation qui fonde son écriture et contribue à structurer sa grammaire visuelle.

Le comique de Guillaume Martial est discret et allusif, relâché et discontinu. La palette est vaste, l'écriture poétique, toujours à fleur de sujet, la sève comique délicatement filtrée au moyen de petites saynètes, sorte de petits jets à trucs et d'astuces à tiroirs-secrets : la course-poursuite (*La Boucle*), le personnage récurrent du scientifique-photographe ou de l'artiste de cirque sorte d'acrobate au corps malléable. Son burlesque est donc celui des origines, primitif et naïf, instantané et primesautier, mais rattrapé par la frénésie des attitudes corporelles confrontées à un chapelet de contraintes : contorsions et distorsions, emboîtements et escamotages, imbrications et hybridations,

etc. Un monde extravagant aux accents baroques, tutoyant le fantastique, qui aurait mis en fuite son propre centre de gravité pour lui préférer une impulsion supplémentaire, une accentuation hyperbolique du sentiment dramatique de la vie, l'artiste puisant son inspiration non plus dans la mesure et l'ordre mais bien davantage dans la libération et la transgression. La phantasia plutôt que la mimesis. C'est dans cette perspective que l'artiste s'approprie le rituel du soin et de l'examen médical afin de nous les restituer sous la forme d'un bestiaire radiologique pittoresque composé de sept créatures naïvement futuristes dans *Locomotion Animale*, expérience fantasque qui confronte la technique chronophotographique d'Étienne-Jules Marey avec celle du négatoscope des salles de labo.

L'expression artistique de Guillaume Martial se situe à l'extrême pointe du burlesque, tiraillée entre un héritage classique fait d'union et de synthèse et une sensibilité aigüe pour la juxtaposition qui le rapproche de l'avant-garde artistique, à distance égale entre l'image fixe et l'image cinétique, entre la tradition poétique du gag construit à retardement et son efficacité narrative vécue à temps plein. Sonder les formes pleines du burlesque, les évider, refuser la surenchère qui conduit au débordement, à l'image des scénographies silencieuses du couple Abel et Gordon, tel est le projet de l'artiste.

Hôpital Circus ou l'intuition du métamorphisme de la vie, constant mouvement pendulaire entre le profane et le sacré, le banal et l'insolite, le visible et le masqué, le réel et le vrai. Car il s'agit pour l'artiste de rendre compte de l'angoisse latente de l'homme, individuelle ou collective, de transcender le monde naturel à l'aide de moyens artistiques spécifiques, d'une part, ceux du dramatique et de l'illusionnisme ; d'autre part, ceux de la distanciation et de la perte du réel comme en témoigne son *Lancer de chaise antidaté* vers 1875.

Contre le non-sens, l'infantilisation et l'hystérisation galopante de notre temps, les créations de Guillaume Martial issues d'un autre temps, nous redonnent confiance dans la vérité de l'instant et la magie de la vie.

Jean-Michel Hellio, Docteur en Études cinématographiques et audiovisuelles, Ciné Cinéma à Périgueux